

Michael Jackson et de Queen chauffaient déjà les magnétophones est-allemands sans avoir trouvé le mien. Mon chanteur officiel Jean Ferrat tombait en ringardise au profit du gauchiste Renaud, qui haïssait les communistes, et que les jeunes Français de quatorze ans écoutaient en boucle. Un soir un groupe de Bulgares nous avait demandé si nous savions chanter « Alouette ». La généreuse Jocelyne leur avait répondu avec un sourire et s'était faite chef de chœur. Elle nous avait rassemblés et nous avons chanté à vingt voix, en canon : « Alouette, gentille alouette, alouette, je te plumerai... », devant des visages émerveillés comme des visages d'enfants qui découvrent le monde, le monde enchanteur de la langue française.

L'*Eierlikör*<sup>9</sup>, le *Brandy*<sup>10</sup> et surtout la vodka allemande remplissaient les verres qui n'étaient jamais vides. Les slows s'enchaînaient et se multipliaient entre les danses discos ou rock. Ce cosmopolitisme alcoolisé et agité me tournait la tête. Je nageais dans des nuages cotonneux en mouvement. Dans les coins obscurs ou au dehors, des dizaines de jeunes couples improvisés s'embrassaient. Avec ma connaissance efficace de l'allemand et de l'anglais, je pouvais discuter avec qui je voulais, prêter l'oreille et comprendre ce qui se disait à droite et à gauche, contrairement à beaucoup d'autres, et cela

---

9 Liqueur d'œuf

10 Cognac allemand

me donnait un petit pouvoir supérieur qui me plaisait. Un soir j'avais été charmé par une jeune Russe, Irina, qui parlait l'anglais mieux qu'un Anglais, m'expliquait qu'elle habitait Léningrad, qui était jumelée avec la grande ville communiste du Havre, et qu'elle appartenait au Komsomol<sup>11</sup>. Elle me demandait si j'y étais également, et quelles étaient les régions de France détenues par les communistes, comme si elles étaient déjà annexées. Je venais d'atteindre l'idéal absolu en rejoignant une perfection de la nature et de l'humanité : une gentille, jeune et jolie fille soviétique intelligente de la plus grande nation du monde, une déesse slave.

Mais constamment notre quatuor se reformait. Si, le soir, nous dansions séparément, nous revenions à la même table. Nous étions attachés les uns aux autres par le bien-être simple d'être réunis. Jérôme et moi nous liguions à la belote contre les deux Allemandes. Nous trichions, pour rire.

- Armand, est-ce que tu as du cœur pour les gens ? demandait Jérôme.

- Je n'ai aucune pitié ! répondais-je.

- *Sie trichen schon wieder*<sup>12</sup>... s'indignait Greta.

Nous sortions de l'auberge fermée à clé, par effraction, en plein milieu de la nuit, en passant par

---

11 Jeunesses communistes

12 Ils trichent encore ; *trichen* n'existe pas en allemand : Greta a appris le mot français *tricher* et le conjugué à l'allemande.

une fenêtre ouverte du second étage, Jérôme aidant Greta, et moi-même proposant mon bras à Anna, qui le refusait. Nous partions ensuite voler des cerises sur le chemin désert du bord de l'Elbe. Nous finissions notre échappée dans le réfectoire après avoir chapardé quelques restes dans la cuisine commune. Nous étions heureux. C'était l'été et le temps s'était arrêté. Nous étions deux jeunes Français venus tomber dans les bras de deux jeunes Allemandes, au-delà du Rideau de fer, au bord de l'Elbe. C'était le temps des cerises. L'enfant qui jouait et le jeune homme attiré par le corps des femmes se battaient en silence dans ma tête. L'enfant riant avait peur de son corps d'homme et du corps de la femme. Allais-je devoir renoncer à l'ère insouciant de l'enfance, sans retour possible ? J'hésitais à changer d'âge. Je sentais qu'il ne s'agissait plus de passer une soirée pseudo-romantique en embrassant une fille en toute désinvolture.

Une nuit, plus longue que les autres, plus tard que d'habitude, nous nous retrouvons seuls tous les quatre : les autres groupes ont tous quitté l'immense réfectoire. Nous sommes ivres et fatigués. Nous ne parlons plus. Les sourires se fixent, les yeux partent au loin, les esprits s'égarer. Je suis assis à côté d'Anna, et Jérôme et Greta sont assis face à nous. Une impérieuse envie de toucher Anna s'échappe, abat les derniers bastions de ma timidité et offre mon intimité. Je penche ma tête vers elle, qui pose alors sa jolie

main sur mes cheveux, et se met à les caresser. Je sens un bien-être m'envahir. Je lui passe la main à la taille. Je ne veux pas que l'instant s'arrête, je veux qu'il reste à jamais gravé dans ma mémoire et repousse tous les souvenirs douloureux de l'année scolaire qui vient de s'écouler. Les deux autres amis se décident à partir se coucher, chacun dans sa chambre. Anna, qui partage sa chambre avec Greta, lui annonce qu'elle arrivera plus tard. Je me retrouve seul avec elle. C'est un moment sublime. Nous nous prenons dans les bras. Nous nous embrassons, nous nous étreignons. Nous nous parlons, longtemps, à voix basse. Nous nous racontons nos vies, nos pays. Elle me confie qu'elle veut commencer des études médicales pour devenir dentiste. Soudain elle me dit :

- Est-ce que tu as une amie en France ?
- Non, m'entends-je répondre simplement, comme un enfant à qui on demande s'il a un bonbon dans sa poche.
- Moi non plus je n'ai pas d'ami, dit-elle. Je suis avec quelqu'un, mais ce n'est qu'un pote, ajoute-t-elle, toute fière d'employer ce mot qu'elle a appris de Jérôme.

C'est notre première déclaration d'amour. Nous nous interrompons et nous embrassons à nouveau. La nuit douce et complice nous enveloppe. Nous nous redonnons rendez-vous tous les deux pour le lendemain soir. Un amour naît, simple, caché, silencieux, court. Nous nous plaisons et sommes bien

## L'Amour allemand d'Armand

ensemble, tous seuls dans la grande auberge de jeunesse qui dort. Nous cachons notre liaison aux autres. Le jour paraît sans rien savoir de ce que sait la nuit. Parfois, durant les sorties du groupe, nous nous retrouvons l'un à côté de l'autre dans un train, sur des gradins devant un spectacle, comme si une vitre de verre nous séparait. Notre amour est trop beau pour être su, ou trop simple pour valoir la peine d'être raconté. Le dernier soir arrive. Nous nous retrouvons dans la chambre d'Anna. Nous nous couchons côte à côte, habillés. Nous sommes bien. Notre union est complète et chaste. Nous nous aimons déjà. Nous avons un ciel à nous, qui est bleu, sans nuage et sans vent. Nous nous sommes déjà éloignés de nos deux amis avec qui nous avons tant ri tout au long du séjour.

Le grand départ survient. Une tristesse se lit dans les yeux et sur les visages. Les rires ont disparu mais la douceur résiste tant que nous restons réunis. Les gestes sont lents, comme pour retarder la séparation. Des silences gris s'invitent parmi nous, les quatre amis, qui avons cru un instant à l'éternité d'un été de bonheur. Le temps reprend ses droits et lance ses ordres aux choses, et les choses se remettent en ordre. L'auberge de jeunesse de l'Elbe se vide. Les cars se remplissent et les cœurs se séparent. Je quitte Anna et la RDA, et rentre dans mon monde intérieur.